Zeitschrift: Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messager suisse de France

Band: 5 (1959)

Heft: 8

Artikel: La vaisselle des évêques : roman

Autor: Borgeaud, Georges

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-849231

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

GEORGES BORGEAUD

LA VAISSELLE DES ÉVÊQUES

ROMAN

Extrait - Ed. Gallimard

Sur la rive suisse du Léman, au temps de la Réforme, un évêque a dû fuir son château pour échapper à la population protestante qui voulait lui faire un mauvais parti. Il lui a fallu délester ses bateaux, trop chargés, et il a fait envoyer par le fond, au pied de la tour, sa vaisselle d'or. Depuis, dit la légende, le Diable, le Vendredi-Saint, invite les prélats à partager avec lui au fond du lac un repas de viande dans la « vaisselle des évêques ».

Quant au château, les Faverges, il était, lors de la dernière guerre, en la possession d'une famille ruinée qui le louait en appartements. C'est ainsi que deux jeunes Genevois, Pierre Lorétan, fils de très petits bourgeois, et Denis Germanier, plus fortuné, s'y installent un refuge, le premier pour échapper à ses parents et à sa triste vie de gratte-papier, le second par goût de l'aventure. Denis, appelé au service militaire, laisse Pierre seul occupant de l'appartement des Faverges.

Pierre a dix-sept ans. Il n'est pas beau, bien que son corps soit harmonieux et solide, malgré sa minceur. Il est timide, rêveur, empêtré de lui-même, bref moralement boutonneux. Une jeune femme de vingt-neuf ans, Hélène Savournin, vient rejoindre sa famille, également locataire au château. Elle séduit Pierre. Elle l'aime aussi, à sa manière, surtout son « corps de petit garçon ». Il vit, grâce à elle, sa première aventure, une liaison passionnée. Mais Hélène le quittera pour épouser Denis, le laissant désespéré, révolté, réduit par le manque d'argent à retourner chez ses parents.

Depuis Le Préau, *on connaissait le talent de Georges Borgeaud pour décrire et analyser les drames de l'enfance et de l'adolescence. Cette éducation sentimentale a tous les reflets du Léman.*

Lorsque j'eus dix-sept ans, mon père alla proposer mes services de petit clerc à l'Etude du notaire Marc Jaccard, qui, hélas, les accepta. L'illusion que je parviendrais à demeurer le maître de mon existence brusquement s'effondra, comme prirent fin d'incomparables vacances d'été, les dernières avant que d'entrer dans ma vie d'homme.

Je me présentai à l'Etude le premier lundi du mois d'octobre. Vraisemblablement pour me narguer, le soleil, ce jour-là, resplendit. Les vacances de vendanges débutaient pour les écoliers. A cette occasion, je me serais souhaité autre chose que d'engager mes premiers pas d'adulte vers la porte d'un bureau. J'aurais, plus volontiers, cueilli les raisins. Les immeubles commerciaux sont nombreux dans notre petite ville et ils m'ont, toutours, inspiré le plus profond dégoût, de l'horreur même. Sans penser avec sérieux aux moyens appropriés, je m'étais juré de les fuir. Peut-on se réjouir d'appuyer à une table sa liberté et d'avoir à reprendre le matériel triste de l'école que l'on vient de quitter ? Je connaissais l'ennui qu'il y a à demeurer enfermé. J'aimais le plein air, la campagne, les longues marches, la solitude. Ce n'était pas, évidemment, des qualités qui pouvaient constituer en elles-mêmes un métier, mais je ne désespérais pas de rencontrer, sur mon chemin, le miracle qui me permettrait de préserver mon goût pour la campagne, les longues marches, la solitude. De quelle manière ? J'aurais fait un excellent régisseur de domaine, visitant tous les jours et par tous les temps, en compagnie d'un chien féroce mais attaché à mes pas, les fermes et les terres. J'aurais franchi les champs labourés, pénétré au cœur des forêts, accepté le café chaud des métayers et le chien féroce mais attaché à mes pas, l'écuelle de lait. C'était un bel idéal certes, mais je n'étais même pas né dans les communs d'un château.

La veille de ce mauvais lundi, au lieu de me proposer une promenade en bateau, de me laisser partir en compagnie de Denis Germanier sur les routes, mes parents m'obligèrent à garder la chambre. Ils voulaient me voir prendre la mesure des responsabilités que j'allais assumer dès le lendemain. « Une date dans ta vie », me répétait mon père. Attendaient-ils de moi que je prie, que je médite comme un chevalier au cours de sa veillée d'armes ? L'enjeu n'en était guère digne. Cependant, je fus laissé à mes réflexions, mais au lieu de regarder en face mon avenir, j'avivais le regret de mon bien jeune

passé. Je ne songeais pas à demain, je me remémorais ce dont hier, avant-hier, m'avaient gratifié et déjà je forgeais des plans de révolte bien difficiles à exécuter.

Fils unique, mes parents avaient pris soin de me protéger des influences extérieures. Ils craignaient de me voir remonter de la rue avec une maladie contagieuse ou ce qu'ils appelaient de « mauvaises manières ». Ainsi, en voulant trop me préserver, ils me rendirent délicat et farouche. J'avais peu de divertissements. Je les ramènerai à deux : le trajet entre l'école et notre petit appartement, et ma chambre. L'un pour le spectacle de la rue, l'autre comme terrain d'expériences imaginaires, l'un pour m'éprendre de la beauté du monde, l'autre pour la savourer en secret et la réinventer.

Ma chambre était minuscule, ne recevant sa lumière que de la cour sur laquelle elle donnaît. Le soleil ne s'y montrait que le soir. Je l'attendais. Discret comme un vieillard, il posait deux doigts étincelants sur les rideaux, la main entière, puis il entrait.

Je lui offrais mon visage et ma poitrine et pour mieux le retenir, je soufflais sur ses derniers rayons comme sur des braises, mais le feu ne repartait pas. Les oiseaux, dans les cages suspendues aux volets de la cour, dans leur bec avaient d'éloquentes roucoulades pour exprimer leur plaisir, mais la nuit venue, qui très tôt tombait comme un store sur la vitrine du joaillier, ils se taisaient. C'était l'heure de la complaisante mélancolie.

Ce lundi, ma mère m'avait éveillé de bon matin, de peur que je n'eusse pas le temps de m'apprêter. De me savoir engagé dans un métier, elle était pleine de fierté tandis que j'en ressentais de l'appréhension. Elle multiplait ses conseils. Je l'écoutais me recommander de ne pas omettre, chaque fois que le notaire Jaccard s'adresserait à moi, de faire suivre mes réponses d'un « Maître » très déférent. Que cela m'agaçait !

Ce matin-là, je fus révolté, une fois encore, que ma mère pût pénétrer dans la salle de bains pendant que je m'y lavais, sans même frapper à la porte. Je l'avais verrouillée, mais elle la secoua si fort que je dus ouvrir. J'en profitai pour lui dire qu'à partir de ce jour, elle devait me considérer comme un homme et avoir des égards pour ma nudité. Peine perdue ! Où plaçais-je ma pudeur ? me dit-elle. Elle me connaissait puisqu'elle m'avait fait, alors pourquoi me cacherais-je ? Un tel argument ne fit que confirmer la répulsion que j'avais pour les liens du sang.

Elle tailla mes ongles, me fit attendre pendant qu'elle rafraîchissait ma chemise d'un coup de fer. J'étais torse nu et ma situation me parut ridicule. Mon père ironisait de me voir me prêter à ces soins extrêmes, mais il n'aurait pas toléré que je m'y dérobasse. L'obéissance primait tout, même si elle devait me mortifier.

A huit heures précises, humilié de n'avoir pas réussi à convaincre ma mère que sa présence à mes côtés était superflue, je fis mon entrée à l'Etude Jaccard dont la réputation était bien assise. Le Maître était absent, aussi avais-je été remis entre les mains expertes d'Ernest Besson, chef de bureau tout imbu de ses pouvoirs et de ses responsabilités. Aussitôt, il s'était informé si j'avais pris la précaution d'apporter une blouse de travail. Ma mère, qui n'y avait point songé, perdit la tête, s'excusa comme si elle avait commis une fraute grave, s'étonnant de me voir garder mon calme. C'était un bien mauvais début d'apprentissage !

Après son départ, Besson me conduisit devant une minuscule table de bois clair verni, sous laquelle se glissait un tabouret de pianiste, tournant sur une vis grasse :

— Voici, Pierre Lorétan, votre place ! Vous allez, du moins je l'espère, très vite vous adapter à vos besognes. Un conseil si vous me le permettez, ne revenez pas, demain, avec les vêtements de premier communiant que vous portez. Vous les sauriez très vite. Pour l'instant, je n'ai pas de hautes tâches intellectuelles à vous confier. Cela viendra, peut-être ! Une blouse, je vous le répète, fera mieux l'affaire.

Il insistait par trop et d'une manière déplaisante. Sur-le-champ, je détestai Ernest Besson, mais durant son petit discours, Yvonne Cuendet, la secrétaire, jeta sur moi un regard de sympathie qui fit passer le reste. Je lui en fus, toujours, reconnaissant.

Sitôt assis, je cherchai le détail auquel je pouvais m'accrocher pour m'évader de la banalité environnante. La fenêtre, il va de soi ! Elle s'ouvrait sur une rue étroite et profonde et par-dessus les toits, sur l'étendue du lac et les montagnes. Quelles sollicitations dont je me suis, pourtant, bien gardé d'abuser. Besson qui n'ignorait pas que, par là, s'échapperait mon attention, avait tourné ma table contre le mur. Il pensait, ainsi, avoir tout prévu, mais il avait oublié le miraculeux calendrier, don d'une compagnie d'assurances de la ville. Fixé sur le mur, au-dessus de moi, il offrait à ma rêverie une image mobile des saisons, un parc défeuillé par l'automne, les parallèles continues et scintillantes du skieur dans la neige fine et inviolée, la touffe de crocus répudiant l'hiver, le verger en fleurs, l'alpe vierge dans le crépuscule de l'été. Ah ! je ne me suis guère privé du pouvoir de suggestion de ces images, ni de leur secours !

Ma mère s'était empressée de confectionner deux blouses blanches, coupées dans de la grosse toile écrue, la plus solide, la plus ouvrière. J'étais assez indifférent à la hiérarchie sociale, mais je n'aimais pas les livrées. Dès que je revêtais cette blouse, je me sentais comme un chien qui cherche à se débarrasser de sa muselière. Je ne la tolérais que lorsque, odorante, elle revenait de la lessive, mais il était difficile de la garder propre plus d'une journée.

Tout de suite, j'avais senti que je n'étais pas à ma place à l'Etude Jaccard, que j'y serais malheureux. Où aurait été ma place ? Je n'en savais trop rien, sauf que je ne me trouvais bien que là où je n'étais pas, dans la cage de l'ascenseur même. Je me donnais l'illusion de me croire non domestiqué parce que j'étais, par l'imagination, toujours ailleurs qu'à mon devoir, bien au-dessus de tous ceux qui m'entouraient.

Hélas, ma blouse me définissait et j'avais beau faire, elle ne revêtait qu'un apprenti !

Au milieu de mes besognes, je me disais : « Ma blouse est sale ! Assurément, elle s'est frottée à la vie de mon siège. » Je me levais, ramenant devant moi le pan arrière de l'étoffe et, la plupart du temps, à tort, Yvonne Cuendet, à qui tout ce petit manège n'échappait pas, me disait :

— Voilà, à nouveau, l'aristocratie qui s'agite !

G. B.